

Grotefend déchiffre le perse ancien

Comment se déroule une découverte scientifique ? Comment un individu peut-il réussir à démêler un problème qui n'a rien donné d'autre que du fil à retordre pour ses prédécesseurs ?

Un des exemples les plus curieux de percées créatrices nous est donné dans le domaine de la philologie et particulièrement, du décryptage des langues « oubliées ». Le cas du déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens par Jean-François Champollion, est exemplaire : le jeune philologue français ouvrit les secrets d'une écriture jusque-là considérée comme un code symbolique et hermétique, utilisé par un clergé autoritaire afin de dominer une population ignorante et servile. A travers le décryptage de ce qui était considéré comme des images symboliques secrètes, Champollion montra qu'il s'agissait plutôt d'une écriture hautement développée, utilisée pour communiquer des idées importantes dans le domaine de la science, la poésie, le droit, etc. en usage parmi une population hautement instruite. Ainsi, la découverte de Champollion n'était pas seulement la réalisation « technique » du décryptage d'un code, mais elle fournit la clé ouvrant les portes qui avaient été fermées sur toute une région du monde antique. Le déchiffrement des hiéroglyphes (et des écritures correspondantes hiératique et démotique) ont permis au monde moderne d'explorer les grandes réalisations de la civilisation égyptienne antique, et de découvrir les aspects suivants : astronomie, art, architecture, croyances religieuses, philosophie, agriculture, industrie, navigation et relations avec d'autres cultures. Les plus importantes de ces relations furent celles établies avec la civilisation grecque, qui avaient été nourries dans l'ombre des grandes pyramides de Gizeh. ¹

On impute une percée similaire à Georg-Friedrich Grotefend, le philologue allemand qui décrypta le premier l'écriture cunéiforme du perse ancien, ouvrant la voie au déchiffrement d'autres langues utilisant cette écriture, comme le babylonien-assyrien (akkadien) et le babylonien proprement dit.

Le processus qui a mené à cette découverte diffère de celui de Champollion, dans la mesure où Grotefend n'était pas un féru de longue date de la culture dont il songeait

MURIEL MIRAK WEISSBACH

C'est dans l'environnement culturel très riche de l'Université de Göttingen au début du XIX^e siècle, que Georg Friedrich Grotefend lança le pari de déchiffrer l'écriture cunéiforme de l'ancien perse. Il y parvint en un temps record.

à connaître l'écriture. Cependant, il y avait des similarités remarquables. Dans les deux cas, des précurseurs avaient contribué à ce processus en apportant des éléments précieux. Ils avaient émis des hypothèses sur la façon dont on devait lire cette écriture (de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas, etc.) et sur ce qu'indiquaient certains signes particuliers. Par exemple, pour les hiéroglyphes, ce fut un Danois, George Zoega, qui émit l'idée que les signes inclus dans un cartouche formaient des noms propres, probablement de pharaons et/ou de dieux. Dans le cas de l'écriture cunéiforme, ce fut Olaf Gerhard Tychsen (1734-1815) qui supposa qu'un trait oblique inséré dans le texte pouvait être un séparateur de mots. Mais dans les deux cas, suite à ce processus social qui durait depuis des siècles, ce fut cette percée, réalisée par un esprit individuel et souverain, qui mena à la découverte définitive. Il s'agit là d'un processus fascinant.

Comme le raconte lui-même Grotefend, sa décision de déchiffrer les cunéiformes fut le résultat d'un pari. Dans le premier rapport annonçant sa découverte, délivré le 4 septembre 1802 à Göttingen, il affirme : « Au mois de juillet [1802], mon ami Fiorillo, Secrétaire de la Bibliothèque royale, m'entreprit, au cours d'une promenade, sur cette question : devait-on résoudre le contenu de documents dont l'alphabet et la langue étaient totalement inconnus ? J'exprimai le point de vue que c'était certainement possible, habitué que je fus depuis mon jeune âge à déchiffrer des phrases codées. Comme il répondit que je pouvais le lui prouver de la meilleure façon, en réussissant par exemple à interpréter une des inscriptions cunéiformes, je lui promis qu'il serait récompensé s'il m'aidait à rechercher des documents de tous les spécialistes compétent. Après cette promesse, j'abordai, avec l'aide de mon ami, les inscriptions que le renommé O. G. Tychsen avait essayées de lire, les plus faciles de toutes. Et la fortune me sourit à ce point que quelques semaines plus tard seulement, je fus capable d'en interpréter la plus grande partie, en leur appliquant les arts du déchiffrement ». ²

Que pouvait-on connaître à l'époque grâce aux « docu-

ments de tous les spécialistes compétents » ? Nombreux étaient ceux qui avaient été dispersés durant la première étape du processus social de découverte. On eut connaissance pour la première fois de cette étrange écriture cunéiforme en Europe, en 1626, quand Pietro della Valle publia les inscriptions qu'il avait recopiées à Persépolis. D'autres copies d'inscriptions furent publiées dans ses *Voyages* (1711) par le bijoutier Jean Chardin (1643-1713), qui se procura les inscriptions de Naqch-é Rustam. Engelbert Kämpfer, savant et médecin qui participa à l'expédition commerciale vers la Russie et la Perse à l'initiative du roi Charles XI de Suède, visita Persépolis en 1686, recopia intégralement les inscriptions qu'il trouva et les publia en 1712. Ce fut lui qui donna à cette curieuse écriture le nom de « litteræ cuneatæ ». Plus tard, le Hollandais Cornelius De Bruin, dans ses *Reizen* (Voyages) de 1714, émit l'hypothèse qu'on devait lire ces étranges signes horizontalement et non verticalement.

La première percée significative vint grâce au voyage entrepris par l'Allemand Carsten Niebuhr (1733-1815), dans le cadre de la mission historique de 1761, à l'initiative du roi Frédéric V du Danemark, dans laquelle un groupe de savants aventuriers réalisèrent un périple extrêmement dangereux à travers l'Arabie, la Mésopotamie et la Perse.³ Niebuhr en fut le dernier survivant. Il était tombé par hasard sur les écrits de Kämpfer et de De Bruin, mais ses propres travaux furent plus détaillés et plus exacts. Son *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Länder* (« Description de voyages en Arabie et autres pays voisins »), ouvrage révolutionnaire, fut écrit entre 1774 et 1778, servit à Napoléon pour l'expédition d'Égypte. Le savant allemand passa trois semaines à Persépolis (liée à Xerxès et Darius) en mars 1765, archiva méticuleusement chaque détail des ruines et, surtout, des inscriptions qu'il recopia fidèlement dans son livre.

Niebuhr remarqua qu'il y avait trois types différents d'écritures (**Figure 1a**) : B et G, C, et D. Il supposa que l'inscription qui semblait posséder les signes les plus simples devait être alphabétique, et était lue de gauche à droite. Il isola les signes simples et suggéra un alphabet. Comme il apparut plus tard, trente-deux des quarante-deux signes identifiés par Niebuhr étaient corrects (**Figure 2**).

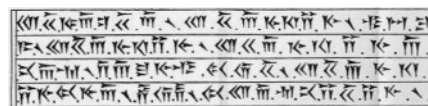
En 1762, le comte de Caylus, explorateur, recopia un texte quadrilingue qui se trouvait sur un vase en albâtre ayant appartenu au roi Xerxès et permit une autre découverte importante. Les quatre langues identifiées étaient du perse ancien, de l'élamite, du babylonien et de l'égyptien (voir **Figure 3** : 2, Table XXX.) Ceci se passa bien avant le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion (1832), et donc la quatrième langue, l'égyptien, ne fut d'aucune utilité. Peu importe. Le consul général d'Angleterre à Bagdad, Claudius James Rich, fit parvenir des copies de ce texte à son ami Grotefend, à Göttingen.

C'est à cette même période qu'un certain nombre d'autres spécialistes émirent des hypothèses concernant cette écriture. Olaf Gerhard Tychsen, professeur à Halle

et Rostock, avait non seulement supposé l'existence de trois langues différentes, mais, comme nous l'avons mentionné plus haut, il avait identifié le trait oblique récurrent comme étant un séparateur de mots. L'académicien danois Friedrich Christian Karl Heinrich Münter (1761-1830), qui étudia à Göttingen, suggéra que les textes provenaient des rois de l'empire Achéménide, soit environ 550 avant J.-C. Bien que Münter supposât à tort que les deuxième et troisième textes étaient respectivement du pehlevi (moyen-perse) et du parsi (perse pré-moderne), il identifia avec justesse le perse ancien de la première inscription. De même, il supposa que la première écriture était alphabétique, et que la seconde et la troisième



Georg Friedrich Grotefend (1775-1853), et les inscriptions qu'il déchiffra à Persépolis, capitale de l'ancien empire perse.



devaient être respectivement syllabique et idéographique. Il affirma également que les trois textes contenaient le même message.

Le Français Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron (1731-1805) contribua de façon très importante au décryptage réalisé par Grotefend. En effet, il entreprit des études intensives en Inde avec les derniers adeptes de Zarathoustra (ou Zoroastre), qui bâtirent une religion vers 500 avant J.-C. Plusieurs de ces Zoroastriens s'enfuirent vers l'Inde après la conquête de la Perse par les Arabes. Ils avaient conservé les enseignements et les textes sacrés du Zend-Avesta. Anquetil-Duperron étudia la langue de ce texte avec des professeurs perses, puis ramena un exemplaire original en Europe en même temps qu'une traduction en perse moderne, qui lui avait été dictée par un prêtre du nom de Destour Darab. Bien qu'il n'y eût dans tout cela aucune écriture cunéiforme, la traduction contenait des noms propres en perse. C'était capital, car en Europe, on ne connaissait ceux-ci que sous des références grecques.

Ainsi, grâce à cet ensemble de documents, de faits et d'hypothèses (et sans aucune connaissance des langues anciennes de la région), Grotefend se mit au travail. Il fit face à un emboîtement d'inconnues qui donnait l'apparence d'une tâche impossible. Il dut d'abord admettre que les copies des textes contenaient trois inscriptions manifestement différentes. Ce qui souleva les questions suivantes : à quelle(s) langue(s) appartenaient-elles ? Ces écritures étaient-elles alphabétiques, syllabiques ou idéographiques ? Ces signes représentaient-ils des sons, des syllabes ou des mots entiers, ou bien une combinaison des deux ou des trois ?

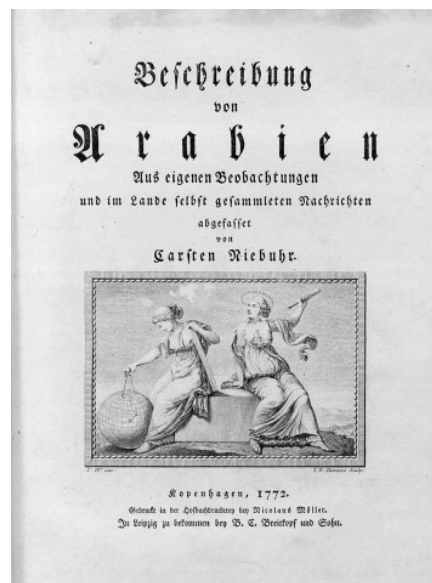
Après un examen minutieux des textes, Grotefend établit quatre conclusions. Premièrement, les « signes sont des caractères ». Certains pensaient qu'ils n'étaient « que des décorations, des trous fait par les vers, ou au mieux des nombres ». Deuxièmement, « les trois types d'écritures correspondent toujours à un alphabet et une langue complètement différents ». Grotefend compara ces trois types d'inscriptions de Persépolis (recopiées par Niebuhr), avec ceux gravées sur le vase de Caylus (**Figure 1b et 3, et Figure 1a**).

Troisièmement « les signes de ces inscriptions dont j'ai résolu l'interprétation ne représentent pas des mots ou des syllabes, comme en chinois ou en japonais, mais plutôt des lettres, comme dans notre alphabet ». Pour prouver cette hypothèse, Grotefend se référa au séparateur de mots, le trait oblique ou, dans un cas, horizontal (le lecteur pourra encercler ces séparateurs afin d'isoler les mots). Si les signes entre les séparateurs étaient des syllabes, il y aurait alors des mots de plus de dix syllabes, ce qui est peu probable. Il remarqua aussi qu'il y avait des terminaisons, c'est-à-dire des groupes de signes en fin de mots, contenant plus de quatre éléments. Là aussi il est plus que probable qu'il s'agissait de lettres plutôt que de syllabes. Il remarqua également que certains groupes de signes étaient récurrents : par exemple, les deuxième et troisième groupes du texte B (**Figure 1b**). Si, disait-il, il y avait un seul signe pour plusieurs mots, alors pourquoi le même groupe de mots était-il si souvent répété, comme c'était le cas, avec seulement quelques mots entre les deux ? Enfin, on compte plus de quarante signes différents apparaissant dans chaque type d'écriture, ce qui est difficilement suffisant pour une écriture syllabique ou idéographique, mais parfaitement adéquat pour un alphabet.

Quatrièmement, « toutes les inscriptions cunéiformes que je connais doivent toujours être lues horizontalement de gauche à droite, et non verticalement de haut en bas, ni, alternativement, de gauche à droite puis de droite à gauche ». C'est le résultat d'un examen minutieux des textes. Quand un mot est coupé en fin de ligne, le mot à la droite de la ligne se poursuit à la gauche du premier élément de la ligne du dessous. Ce qui est visible dès qu'on



Ci-dessus, les ruines de la porte de Xerxès, à Persépolis. Ci-dessous, Carsten Niebuhr (1733-1815), qui recopia fidèlement les inscriptions des ruines de Persépolis, utilisées plus tard par Grotefend ; frontispice de l'ouvrage de Niebuhr, *Descriptions de voyages en Arabie et autres pays voisins*.



identifie le même groupe de signes répété dans différentes parties du texte. Par la même répétition, des éléments considérés comme suffixes apparaissent toujours du côté droit du mot. Sur la **Figure 1b**, écriture B, le dernier mot de la ligne 2 se poursuit en ligne 3 ; ainsi que les quatre derniers caractères de ce mot.

Voilà pour les conclusions qui ont surgi de l'examen initial des textes par Grotefend. Mais comment a-t-il fait pour les déchiffrer ? Grotefend écrivit qu'il aurait pu, s'il l'avait souhaité, publier simplement ses résultats, ce qui aurait été (du moins pour les experts) une preuve en soi. Toutefois, « afin de montrer également aux experts comment quelqu'un qui ignore les langues orientales fut capable de dévoiler les documents anciens de l'Orient, je vais faire connaître ma méthode de déchiffrement ». Reconnaisant l'importance historique de la découverte, Grotefend déclara qu'il allait rédiger un rapport sur les résultats, leur nature, et la façon dont il les a obtenus ».

Afin de rendre son processus de découverte plus transparent, chaque étape décrite dans son article de 1802 était illustrée, afin que le lecteur puisse les retracer. D'abord, Grotefend prit deux textes et les compara : ceux de Niebuhr (G et B), comme le montre la **Figure 1b**, et celui de Sacy (en grec, moyen-perse et parthe) des rois sassanides Ardachir 1^{er} et Chahpour 1^{er}. Il remarqua dans les deux cas qu'un mot revenait plusieurs fois, avec quelques variantes à sa fin, et que le mot précédent, toutefois, était chaque fois différent (cf. mots 2, 4, 5, 6 en B et 2, 4, 5, 7 en G). Il supposa que le mot récurrent signifiait « roi » et que le mot précédent était le nom d'un roi. Dans une phrase, le mot utilisé pour « roi » apparaît deux fois : une fois tel quel, et une fois avec une terminaison de quatre caractères. Grotefend supposa que la terminaison était un génitif pluriel, ce qui, dans la traduction de Sacy comparée au texte grec, était la façon dont deux rois se désignaient.

Puis, il constata que ce qu'il avait pris pour un nom propre, au tout début du texte B, apparaissait dans le texte G, comme sixième mot, après « roi des rois », avec un petit élément flexionnel, qu'il identifia comme le génitif « fils de ». Grotefend supposa que cela signifiait qu'un roi était le père, et l'autre le fils. Il savait que

l'inscription recopiée par Niebuhr venait de Persépolis, et qu'elle était située sur le bas-relief d'une porte. Il se plongea dans les écrits d'Hérodote pour trouver quels rois de Perse remplissaient ces conditions. Il découvrit alors deux binômes : Cambyse était le fils de Cyrus, et Xerxès était le fils de Darius.³ Il refusa la première paire, car leurs premières lettres auraient du être les mêmes. Il choisit donc Darius et Xerxès.

Il se tourna alors vers les inscriptions sacrées du Zend-Avesta, afin de voir comment ces noms étaient écrits et prononcés : Dârheusch et Khschhêrschê, en graphie allemande (probablement en graphie française : Darhoïch et Khchherchê). Il vit immédiatement la similitude des premières lettres de ce qu'il considérait être le nom de Xerxès (« Khsch ») avec celles du mot correspondant à « roi », « Khsch ». Il consulta le dictionnaire du Zend (pehlevi-français d'Anquetil), et vit que le mot pour « roi » était Khscheïo (Khchéio en graphie française). D'après les valeurs sonores par lesquelles il est ainsi parvenu à comprendre le nom qu'il avait attribué à Darius, il put identifier les première et troisième lettres du troisième mot du texte B, et du texte G, c'est-à-dire « e » et « r ». Il trouva le mot eghrê (qui devint oghrem), signifiant « pouvoir ».

Il supposa qu'en tant qu'adjectif, cela modifierait le mot « roi », et aboutirait à la phrase « le roi puissant » (corrigé plus tard par « le grand roi », mais l'essentiel du sens est exact. Voir **Figure 1b**, B et G).

A partir de ces suppositions, Grotefend put proposer la traduction suivante pour le texte G :

« Xerxès, le Roi, le Puissant (ou le Grand), le Roi des Rois, de Darius, le Roi, le Fils, le ??? ».

Et il put traduire une ligne de l'inscription du vase de Caylus (**Figure 3**, deuxième partie, en latin à droite) :

« Xerxes rex fortis » (Xerxès, le roi puissant).

Poursuivant le déchiffrement d'une langue qu'il ne connaissait pas, Grotefend se concentra sur deux textes, B et G, recopiés par Niebuhr. Il vit que, dans le texte B, après le titre de « roi », il y avait un mot (le septième), qui possédait une terminaison typique du génitif pluriel (comme dans « roi des rois »). Appliquant les données qu'il avait acquises jusqu'ici au mot Dârheusch, il songea à Dâhû, qu'il pensa être le nom d'un peuple. Consultante une nouvelle fois Anquetil, il vit un mot similaire, daoi, nom donné par Hérodote pour désigner les Perses. Par conséquent, il proposa la traduction suivante pour le texte B : « Darius, le Roi puissant, le Roi des Rois, le Roi de Dahu (du Dahier) ».

les trois types d'écriture cunéiforme

Grotefend identifia trois différents types d'écritures cunéiformes, qu'il appela premier, deuxième et troisième type. Il donna des exemples **(1a)**.

Grotefend écrit ensuite que les

inscriptions de Niebuhr données en **(1b)**, tableau XXIV, B (haut) et G (bas) appartiennent au premier type, D appartient au deuxième, et C appartient au troisième. Le lecteur

peut comparer avec les écritures.

L'alphabet perse ancien est décrit en **(1c)**. En bas, le texte G, avec la transcription phonétique de Grotefend, et la traduction en latin.

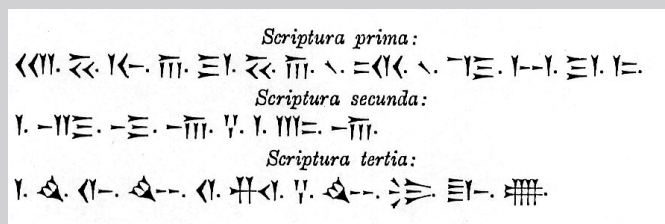


Figure 1a.

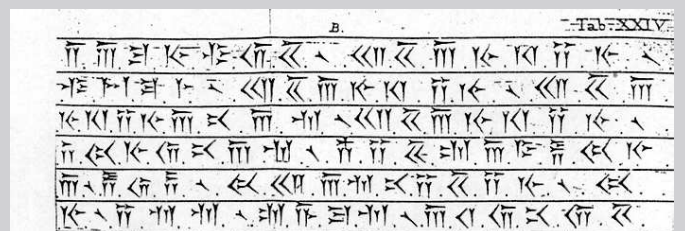
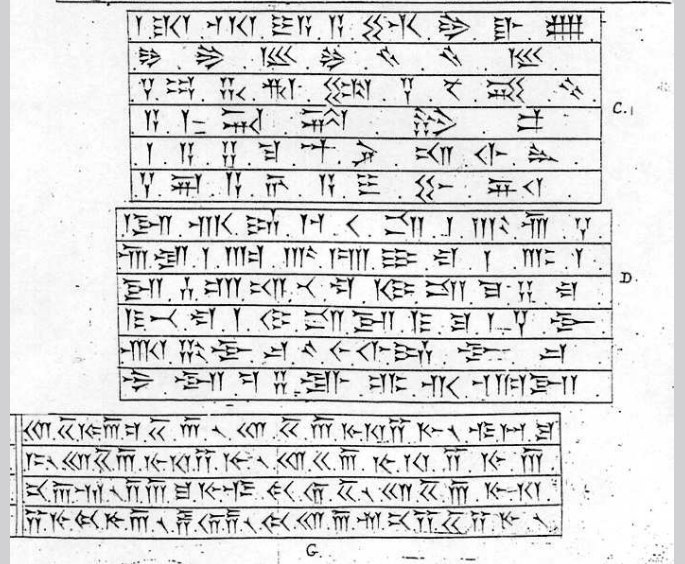
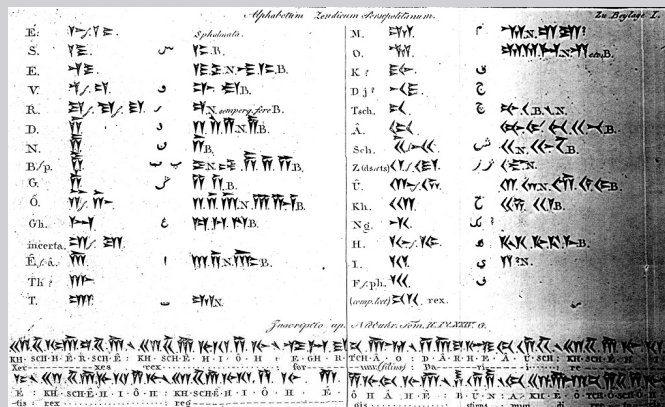


Figure 1b.

Figure 1c.



Source : (a) : Grotefend, « Erste Nachricht » ; (b) : Niebuhr, tableau XXIV ; (c) : Heeren, d'après Niebuhr.